

## AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX

Ô Dieu ! Créateur de l'univers, tu es l'auteur du monde visible et du monde invisible. Personne ne saurait décrire ta puissance, car ta science n'est manifeste à qui que ce soit. Dans les deux mondes tes œuvres sont infinies. Tes merveilleux trésors sont visibles aux mortels ; c'est de ces trésors que vivent les êtres animés, sans les trouver jamais épuisés. Quoique ta crainte fasse trembler tous ces êtres aussi bien que les génies, l'amour qu'ils ressentent pour toi leur fait invoquer ton nom. Tu as tout créé par amour, et ton amour a agité tous les cœurs.

C'est cet amour qui se manifesta dans Joseph, et qui fit quitter à Zalîkha son voile ; par lui le grand Mahmûd fut comblé d'honneurs, et l'esclave Ayâz fut digne de devenir roi. C'est ce même amour qui agita Khusrau et Farhâd, et qui plongea dans la douleur la belle Schîrîn. C'est cet amour qui, dès l'éternité, embrasa le cœur de Majnûn, et lui inspira un prétexte pour voir le désert qu'habitait Laïlî. C'est encore cet amour qui rendit Nal épris des charmes

de l'intéressante Daman, et en fit un austère yogi. C'est cet amour enfin qui conduisit Manohar de porte en porte, après que sa vue fut tombée sur la belle Madhmâlat.

Tous ceux qui ont marché dans la voie de cet amour n'ont-ils pas été réunis à l'objet de leur affection, quelque étrangers qu'ils lui fussent? Mais le siècle sourit en voyant l'homme dont le cœur est la résidence de l'amour, et cependant celui en qui règne l'amour a sur les autres hommes, dans les deux mondes, une honorable prééminence.

*Ischc*, nom sacré de l'amour, se compose de trois lettres; l'amant en retiendra l'explication, qui lui paraîtra sans doute satisfaisante. La première est le *ain*. Elle se saisit de l'esprit, et lie le cœur par les deux tresses des cheveux de l'objet aimé. La seconde est le *schîn*, lettre qui fait perdre la modestie, la retenue et même l'honneur, et qui remplit de soucis le malheureux amant. La troisième est le *câf*. Ennemie du repos, elle jette dans l'agitation, après avoir privé de la raison et de la pudeur.

L'amour est un fleuve toujours impétueux. Les feux de l'amour ne quittent pas, sans le consumer, celui qu'ils ont attaqué; et quel est l'homme qui ne les a pas ressentis? L'amour trouve indigne de lui le cœur froid que sa flamme n'a pas réchauffé; au contraire, l'être privilégié qui a su traverser cet océan igné, celui-là, guidé par l'instinct de l'amour, rencontrera son ami. Dans le jardin de l'amour règne un admirable printemps, un zéphyr parfumé le parcourt continuellement. Mais que dis-je? l'amour n'a proprement ni couleur, ni forme, ni exhalaison; ce n'est pas non plus une eau qui puisse manquer de limpidité. Ceux que le désintéressement le plus parfait n'a pas animés sont privés pour toujours de respirer le doux parfum de l'amour.

L'amour est bien tel que je viens de le décrire; celui qui le possède tient en ses mains une vessie de musc. Désire-t-on

cette précieuse vessie, on a la coupe qui la contient, dans Mahomet. Oui, Mahomet est cette éminente vessie de musc dont l'existence a détruit le mensonge. Dieu l'a établi le chef de toutes les créatures; il a placé cet homme admirable au-dessus des autres prophètes. La terre et les cieux, le monde spirituel et le monde matériel lui sont soumis; si ce n'était lui, ils n'existeraient pas. Il a pris sur lui les fautes de son peuple; il sera notre intercesseur au grand jour du jugement: que dis-je? il présidera à ce jour solennel de la grande rétribution.

Ses quatre célèbres amis et compagnons, Abûbakt, Omar, Osman et Ali, *le lion* (de Dieu), ne sauraient être loués convenablement; contentons-nous de désirer que sur eux et sur les autres compagnons du Prophète soit l'inaltérable paix.



## CHAPITRE I

### Naissance de Kâmrûp

Écoutez l'histoire d'amour : je veux parler de celle du prince Kâmrûp et de la princesse Kala.

Sur le royaume d'Aoude et de Gorakh régnait un monarque qu'on nommait le *maharaja Pat*. Son empire s'étendait au loin ; il possédait des biens immenses, des palais richement ornés de peintures et de dorures. Il possédait enfin tout ce qu'on peut désirer sur la terre ; toutefois il n'avait pas de fils, quoiqu'il le désirât vivement. Animé de l'espoir que Dieu lui en donnerait un, il y pensait sans cesse ; mais il ne communiquait à personne ce qu'il ressentait. Parmi ceux qui approchaient le plus de lui, six personnages, pleins de mérite, étaient dans le même cas. Karamchand, son intelligent ministre, excellent diplomate, habile rédacteur de dépêches ; son médecin, qui ne le quittait jamais ; son pandit, homme religieux, qui se distinguait par sa sagesse ; son industriel joaillier, qui connaissait parfaitement toutes les pierres précieuses ; son peintre, habile à tracer des portraits d'une ressemblance parfaite ; enfin, son musicien dont il

recherchait avidement la compagnie. Tous les six excellaient dans leur genre de mérite, et faisaient ressembler la cour de Pat à celle d'Indra. Le maharaja les aimait beaucoup, et, de leur côté, ils étaient assidus à son service. Comme lui ils n'avaient pas de fils; comme lui ils pensaient sans cesse à ce sujet de tristesse.

Le maharaja, continuellement livré aux mêmes réflexions, leur tint un jour ce discours :

«Je me convaincs toujours plus que la maison qu'un fils n'anime pas par sa présence est obscure et sans lueur. Avec la progéniture, la royauté n'est pas un vain mot; sans elle, tout devient inutile. Heureux ceux que Dieu a destinés à se survivre dans leurs enfants! leur vie se passe avec tranquillité... Quant à moi, je vais abandonner mon trône, ces richesses, et vous gouvernerez le royaume pour moi... Écoutez quel est mon projet. Tandis que vous régirez l'empire, j'endosserai la robe de la mendicité, je me ferai bairâguî et j'en prendrai les insignes. Je froterai mon corps avec de la bouse de vache en cendre, je dresserai mes cheveux et j'entourerai mon cou d'un collier pareil à ceux des atît; je sortirai de mon palais sous ce costume, et, tenant à la main un vase de terre à la manière des yogis, j'errerais de ville en ville, de pays en pays. Je parcourrai le monde comme un malheureux sans ressources, et peut-être Dieu, touché de mon austère pénitence, m'accordera-t-il un fils... Je me prosternerai volontiers devant celui qui de la part de l'Éternel m'en promettra un.»

Les compagnons du maharaja Pat entendirent avec peine l'expression de la volonté du prince, et leur intelligence fut dans l'hésitation sur ce qu'ils avaient à répondre. Ils réfléchirent tous, mais ils ne se décidèrent à rien; ils ne dirent point qu'ils se chargeraient de l'administration du royaume. Le sage et prudent ministre Karamchand prit enfin la parole :

« Sire, dit-il respectueusement, permettez-moi de développer ma pensée. Puisque la providence vous a départi la souveraineté d'un empire riche et puissant, prenez-en soin vous-même et contentez-vous de demander aux malheureux des vœux et des prières. Faites des distributions solennelles de vivres, éclairez ainsi avec la lampe du bonheur le logis obscur du pauvre. Convoquez tout le monde, donnez à chacun de quoi se vêtir. Parlez avec bonté à ceux qui se présenteront; montrez-leur les bonnes œuvres de tout genre que vous faites, et j'ose vous promettre que par le moyen de leurs supplications, le désir qui remplit votre cœur trouvera son accomplissement. Il sera bon de leur faire entendre que leur présence à la fête religieuse dont il s'agit sera pour vous le gage de la naissance d'un fils. En effet, si les yogis prient pour le maharaja, il obtiendra du ciel un héritier. »

Pat se rendit facilement à l'avis de Karamchand, et commanda qu'on agît conformément à ce qu'il avait dit.

Ce ministre éclairé prit donc congé du monarque et sortit du palais, se promettant bien de faire construire dans la ville un édifice pour les distributions dont il avait parlé. Il fit donc venir les principaux architectes et leur dit de préparer tous les matériaux nécessaires pour la bâtisse, tels que terre et briques, et d'élever ensuite un édifice spécial pour des distributions gratuites et solennelles de vivres, en ayant soin qu'il fût susceptible de contenir quatre cents personnes. Il ordonna qu'on le fournît de toutes les denrées et provisions nécessaires, en sorte que matin et soir les pauvres pussent y trouver une nourriture toute préparée.

Lorsque cet édifice fut achevé, Karamchand y fit en effet distribuer des vivres. Au commencement et à la fin de chaque jour les pauvres, les étrangers, les voyageurs venaient prendre part à ces aumônes. Leur vœu unanime était que le Très-Haut accordât un fils au maharaja. Pendant un an

cet édifice fut abondamment pourvu de toutes les denrées qui existent dans le monde; pendant un an Karamchand disait aux malheureux qui se présentaient: «Faites des vœux pour le monarque.» Un jour un derviche couvert d'une peau d'animal se présenta devant le zélé ministre. Karamchand l'accueillit avec distinction, et, lui offrant ses salutations respectueuses, l'engagea de s'asseoir et lui tint ce discours:

«Le souverain de cet empire désire vivement la naissance d'un fils; votre esprit bienveillant éprouvera sans doute de la sympathie pour ce prince, et vous lui annoncerez un héritier.»

Sur-le-champ le derviche ému de compassion remit à Karamchand un fruit de coing du Bengal qu'il avait pris dans les jungles en lui recommandant de le donner au prudent monarque:

«Qu'on fasse manger ce fruit à la reine, lui dit-il, si toutefois elle est aimée du maharaja. Puisque ce monarque a ouvert sa capitale aux malheureux, Dieu lui accordera certainement ce qui fait l'objet de ses vœux ardents.»

Karamchand, satisfait de ce qu'il venait d'entendre, s'empressa d'aller porter au maharaja le fruit merveilleux, et de lui répéter les paroles du fakir. De son côté, Pat se livrant à la joie prit le fruit dans sa main; il traversa rapidement son palais en prononçant le nom de Dieu, et, l'espoir dans le cœur, il se rendit auprès de la reine et lui présenta le coing.

Sundar-rûp (c'était le nom de la reine) avait en partage la beauté du corps, et l'amour le plus tendre l'unissait à son royal époux. Elle prit ce fruit avec empressement et alla au bain l'esprit rempli des plus douces pensées.

Là elle mangea ce fruit précieux, se fit masser et parfumer le corps d'odeurs agréables; puis elle alla trouver le roi: ils jouèrent ensemble, et en ce jour même elle conçut. La ville entière ne tarda pas à apprendre l'heureuse nouvelle de la grossesse de la reine, et elle en témoigna sa joie. Ainsi le roi

put espérer d'avoir un successeur, et ses sujets partagèrent sa satisfaction. Ce fut la louable pratique de l'aumône qui attira la bénédiction du ciel non seulement sur le maharaja, mais encore sur ses six compagnons. En effet, ces officiers qui n'avaient pas non plus de rejeton, par l'effet des bonnes œuvres du prince virent leurs femmes enceintes à la même époque.

Lorsque neuf mois (lunaires) se furent écoulés et que l'aurore du dixième se montra, le visage de la reine, qui par sa couleur ressemblait à la fleur de l'arbre de Judée, devint jaune comme la racine du vétiver. Les jours de ce dixième mois n'étaient pas encore passés quand elle mit au monde un prince. En cet instant le palais fut resplendissant d'éclat : on aurait dit que la lune détachée du ciel avait apparu sur la terre. Chez tous les habitants de la capitale le contentement remplaça la tristesse ; la ville entière fut éclairée par cette lune naissante : le roi ne tarda pas d'en apprendre la joyeuse nouvelle. On alla auprès de lui et on lui annonça officiellement l'heureuse naissance du prince. Sur-le-champ il se rendit au palais du kunwar. Là de nombreux présents furent déposés devant le prince ; là l'or et l'argent lui furent offerts.

En voyant ce royal enfant, le cœur du maharaja fut rempli d'une joie bien vive, et, en réjouissance de cet heureux événement, il donna ordre qu'on célébrât sur-le-champ une fête pompeuse. En conséquence des instruments de musique résonnèrent de toute part, tandis que de gentilles bayadères montraient leur habileté. De jeunes garçons, d'agaçantes courtisanes exécutaient des danses gracieuses. Les instruments faisaient entendre leurs sons. La joie se répandit dans toutes les maisons de la ville, on aurait dit que c'était la fête du Nauroz.

Le maharaja ne tarda pas à faire appeler les pandits pour tirer l'horoscope du jeune prince. Les plus intelligents

s'empressèrent d'accourir avec les chefs des fakirs, dont le soin est de donner aux brahmanes leur cordon distinctif, et de placer les marques du front particulières à chaque secte. Ils méditèrent longuement sur la circonstance ; ils calculèrent le temps de la vie du prince. Ils réfléchirent sur son sort, et se convinquirent qu'il était arrêté dans sa destinée qu'il serait en proie à un amour malheureux. Ils tracèrent ensuite par écrit l'horoscope de l'enfant royal, et, le remettant entre les mains de Pat, ils lui adressèrent ces mots :

« Grand prince (sur qui soit la bénédiction du ciel), sachez que l'horoscope de votre auguste héritier annonce qu'il sera un grand roi. Ce prince miraculeux aussi beau que la lune, et qu'il faut conséquemment nommer Kâmrûp (forme d'amour), courra toutefois un jour des dangers à cause de l'impression que fera sur son cœur la vue d'un charmant objet. C'est à l'âge de douze ans que Kâmrûp deviendra malheureux par l'effet de l'amour. Malgré l'éclat qui doit l'environner, la douleur sera dès lors son partage. Ainsi l'a voulu la divine providence. »

En apprenant que la douzième année du prince serait pénible pour lui, le roi en fut vivement affligé et interrogea les pandits pour savoir s'il n'y avait pas moyen de détourner les malheurs qu'ils prédisaient.

« Non, répondirent-ils, nous n'avons aucun conseil à vous donner là-dessus et nous ne croyons pas que personne puisse le faire. »

Le maharaja interdit n'ajouta pas un seul mot ; mais son ministre Karamchand prenant la parole :

« Puisque la douzième année du prince, dit-il, doit être malheureuse, il faut que nous veillions soigneusement sur lui jusqu'à ce qu'elle soit passée. Nous devons rester auprès de l'enfant royal et ne le laisser jamais seul nulle part. »

Le maharaja adopta l'avis exprimé par son ministre et fit élever le prince en l'entourant des soins dont Karamchand avait parlé.

Cependant les femmes des six principaux officiers du roi s'étant, comme nous l'avons dit, trouvées enceintes en même temps que la reine, elles aussi mirent chacune un fils au monde presque en même temps. Aussitôt que ces enfants furent nés, on les plaça auprès du prince, et on les éleva tous ensemble. On fit venir le nombre nécessaire de nourrices, et on leur confia ces enfants pour les allaiter avec soin ; on leur recommanda de tenir en même temps un compte exact des jours qui s'écouleraient, et de veiller à ce que ces enfants ne s'éloignassent pas d'elles un seul instant.

Les jours et bientôt les mois passèrent tour à tour, et ni le prince ni ses compagnons ne quittaient jamais l'angle où on les surveillait si scrupuleusement. Les fils des six courtisans jouaient auprès de Kâmrûp : les divertissements auxquels ils se livraient le rendaient content. À l'âge de quatre ans, le kunwar n'avait pas encore respiré l'air extérieur, il n'avait pas vu la lumière du soleil.

## CHAPITRE II

### Éducation de Kâmrûp

Lorsque le prince fut âgé de cinq ans, son auguste père voulut qu'on commençât son éducation. Il fit donc venir un maître mûri par l'âge, plein d'esprit et de science. Il envoya prendre tout ce qui est nécessaire pour l'étude, entre autres une tablette d'or, et, faisant asseoir le jeune Kâmrûp, il mit cette tablette entre ses mains et lui recommanda de faire attention à ce qu'on y écrirait. Ainsi le prince et ses six amis commencèrent à lire, et en même temps on se mit à leur enseigner à chacun en particulier une science différente : l'art de régner à Kâmrûp ; celui de gouverner à Mitarchand, fils du ministre Karamchand ; la médecine à Kanwalrûp ; la bijouterie au probe Mânik ; la littérature, l'astronomie et la théologie au pandit Achâraj ; la peinture à Chitarman, dont personne ne put égaler ensuite le talent ; enfin la musique à Rasrang, qui devint bientôt habile dans cet art enchanteur. Ces jeunes élèves se distinguèrent tous dans leurs études respectives, et ils ne cessaient d'être constamment auprès du prince. Arrivé à l'âge de sept ans, Kâmrûp

montait fréquemment un coursier pétulant pour se promener au clair de la lune. Ses compagnons le suivaient montés à cheval eux aussi. Ils sortaient de la ville et se livraient ensemble au plaisir de la chasse dans une vaste forêt.

Quand le prince Kâmrûp eut atteint sa dixième année, le maharaja s'occupa plus sérieusement du danger que son fils courait. Il jugea nécessaire de ne plus le laisser aller hors de la ville, et exprima ce désir à son ministre en lui recommandant de veiller soigneusement sur toutes les démarches du kunwar.

« Oui, sire, lui répondit Karamchand, jour et nuit Kâmrûp sera sous ma surveillance jusqu'à ce que sa fatale douzième année soit passée, et qu'ainsi le danger dont on nous menace pour une heure spéciale ait disparu. »

« Eh bien, reprit le roi, disposez pour la chasse, au milieu de la ville, un parc verdoyant ; que les animaux y trouvent de quoi paître, et que les oiseaux viennent gazouiller sur ses arbres. Faites-y construire aussi un édifice peint de couleurs variées. Que désormais Kâmrûp, accompagné de ses amis, se contente d'aller dans ce jardin, mais qu'il ne pense plus à sortir de la ville. »

Karamchand ayant réfléchi sur le discours que venait de lui adresser le maharaja, le quitta et alla aussitôt faire disposer au milieu de la ville un lieu pour chasser, avec des kiosques colorés et des allées d'arbres disposés symétriquement. Il fit mettre dans le château tous les escaliers nécessaires et des statues peintes qui ressemblaient à des figures de parî, sortes de djinns féminins, et de houris. Il y avait de tous côtés des ruisseaux d'eau courante ; de tous côtés des animaux se présentaient aux regards et faisaient entendre leurs cris. On y voyait entre autres des daims, des antilopes et des lièvres. Quand ce jardin fut prêt, Karamchand s'empressa d'en donner avis à Pat. Le roi fit alors appeler son fils chéri, et l'ayant serré tendrement entre ses bras :

« Contente-toi désormais, lui dit-il, des plaisirs que tu pourras prendre dans le parc qu'on a disposé pour toi ; mais ne t'éloigne jamais de la ville sous aucun prétexte. Obéis aux désirs de ton père et vis heureux et satisfait. »

« Sire, répondit le respectueux Kâmrûp, votre ordre est sacré pour moi ; je ne quitterai pas le lieu où vous me recommandez de rester : je n'irai plus nulle part hors de la ville. »

Alors le maharaja conduisit son fils et ses six jeunes compagnons au parc dont nous parlons, et, l'installant dans le château qu'on y avait construit par les soins de Karamchand, il lui dit que c'était là qu'il résiderait à l'avenir. Kâmrûp trouva le jardin de son goût, et déclara qu'il y demeurerait volontiers.

En laissant le prince, Pat ne manqua pas de recommander à ceux qui l'entouraient de veiller soigneusement sur lui et de se tenir à ses ordres matin et soir. Ce digne père prenait toutes ces précautions pour que l'heure fâcheuse qui avait été prédite se passât sans accident pour le prince. Mais ce que la providence a décrété arrive nécessairement : personne ne peut annuler l'écrit du destin. Cependant le maharaja revint à son palais, et de son côté le prince content, réuni encore là, jour et nuit, avec ses amis, s'y occupa de la chasse.

Lorsqu'il eut atteint sa douzième année, l'heure fatale où devait commencer pour lui un amour malheureux sonna irrévocablement. Après s'être promené dans le jardin, il était venu s'asseoir dans son palais, quand arriva le moment funeste. Accablé par la chaleur de l'heure de midi, Kâmrûp sentit le besoin de dormir. Il disposa son lit convenablement et le sommeil ne tarda pas à le saisir. Ses six amis ne l'avaient pas quitté, car ils veillaient toujours à ce qu'il ne sortit pas hors des limites qu'on avait

assignées ; pouvaient-ils prévoir que le destin viendrait l'atteindre dans un rêve ? Toutefois ils firent attention à lui, même durant ce sommeil, et ne s'aperçurent de rien ; car le prince dort paisiblement. Il vit néanmoins en songe la belle Kala, qui devait, par l'amour qu'elle lui inspira occasionner toutes ses infortunes.